Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 2

Artikel: Origine de nos patois romands : [1ère partie]
Autor: Rms.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-229323

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de Lausanne qui, sous l'experte direction de M. Musy, chante à ravir en patois *Chanson de vigneron* (mélodie populaire 1865), *Chanson des vignerons* de Carlo Boller et *Le ranz des vaches du Jura* (chanson vaudoise de 1853)...

En intermède, on entend une gandoise d'Aimé Crisinel, de Denezy, un fidèle. Une délégation valaisanne, au sein de laquelle on remarque notre dévoué collaborateur M. A. Défago, interprète une saynète sur le droit de vote des femmes d'un savoureux humour patoisant du Val d'Illiez, et M. Albert Chessex, dans l'*Artse à Noë*, de Marc à Louis, témoigne, une fois de plus, de ses dons de diseur.

Le morceau de résistance fut alors la causerie de M. l'abbé F.-X. Brodard, d'Estavayer-le-Lac, natif de La Roche, où le patois fribourgeois est très à l'honneur encore de nos jours.

Nous sommes heureux, grâce à l'obligeance de l'auteur, de pouvoir vous la donner, ici, intégralement, sous son titre : *rms.*

Origine de nos patois romands

On a dit bien des choses extravagantes sur l'origine de nos patois. Des choses ahurissantes même.

Il s'est trouvé chez nous — et ailleurs — au cours du siècle passé, une pléiade de gens qui, sans manquer d'une certaine culture classique, étaient néanmoins complètement dépourvus de formation philologique. Mais ils avaient en revanche une solide formation — ou déformation — romantique.

Amis de la nature, de l'archaïsme, du rustique — et qui donc leur donnerait tort en cela ? — ils ont pris leurs rêves pour des réalités.

Tout comme les aèdes grecs créaient des légendes magnifiques, glorieuses mais fausses, donnant à leurs cités grecques des héros comme fondateurs et à ces héros des dieux et déesses pour parents, nos braves pseudo-érudits, en vrais romantiques, ont voulu donner à nos armaillis et à nos paysans des lettres de noblesse.

La Gruyère par exemple — elle surtout — est devenue une sorte d'Arcadie, ses armaillis des bergers ou des pâtres, ses jeunes filles des pastourelles filant leur quenouille « dans ces bas lieux » ou dans un « vallon solitaire ».

Ces bergers jouaient évidemment du cor pour charmer leur belle tout comme ceux de Théocrite jouaient de la syrinx.

Pour ces romantiques, le langage de ces bergers ne pouvait venir que du grec, évidemment. On en voulait trouver la preuve dans le son th *du patois gruérien, oubliant que l'espagnol qui vient du latin, et l'anglais qui ne vient ni du latin ni du grec, possèdent eux aussi ce son* th.

On citait à l'appui certains mots :

Modzon, gouna (je m'excuse !), mouhya, etc.

On ne s'est pas arrêté en si bonne voie, on a même voulu faire venir le patois du sanscrit, de l'hébreu, du celtique.

Qu'il puisse y avoir et qu'il y ait en effet dans nos patois certains mots dont la racine est du sanscrit ou du grec, c'est bien normal ; il en est de même pour le celtique, surtout pour les noms de lieux. Mais vouloir, de là, conclure que nos patois viennent du grec ou du sanscrit tout aussi uniment que le français vient du latin, c'est tout simplement une immense bourde, un canard de taille gigantesque.

Mais plus un canard a les ailes longues, mieux il vole. Aussi ce canard-là n'est-il pas près d'avoir fini de voler !

Il n'est, je crois, guère de livres sur nos patois écrits même par de fin lettrés, mais peu au courant des lois de la phonétique et démunis de toute formation philologique — du moins sérieuse — qui ne fassent accueil à ces fameux bobards du sanscrit, du grec ou du celte, et cela avec la tranquille et massive assurance que

donne une solide connaissance de la question.

Les savants — les vrais — en savent beaucoup moins, en apparence du moins. Mais ils savent douter, et ce qui nous paraît à nous, profanes, absolument clair, est souvent, pour eux, plein de mystère. Tant il est vrai que plus on s'élève, plus on découvre de sommets et de pays inconnus, qui se dérobent à l'investigation précise et sûre de l'œil. L'œil les pressent, les entrevoit, distingue quelques points lumineux. Mais à côté de cela, que de points, que de régions obscurs !

Nos romantiques admirateurs des pâtres, eux, ne s'en sont guère doutés. Pour eux, le patois ne pouvait venir que d'une très lointaine et glorieuse source : la Grèce, l'Inde mystérieuse.

Mais il y avait aussi en ce même temps-là, parmi les gens qui se piquaient de culture classique, de solides adversaires du patois. Ils vomissaient le « grossier idiome » de leur enfance, et prétendaient faire du patois un simple bâtard du français, un français dégénéré, un argot.

Qui a raison ? Faut-il faire de nos patois de nobles fils du grec ? ou des bâtards du français ?

Nos patois ne méritent en réalité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

D'où viennent-ils donc ?

Du latin populaire ou bas-latin, tout simplement, tout comme le français dont il ne sont pas les bâtards, mais les frères authentiques. Mais des frères qui sont restés à la campagne et n'y ont pas fait fortune. Ils sont les frères authentiques du roumain, de l'italien, de l'espagnol et du portugais, et du romanche ou ladin.

Comment sont-ils nés ?

Lors de la conquête de la Gaule et de l'Helvétie par Jules-César entre 58 et 50 avant Jésus-Christ, on vit se passer en Gaule et chez nous ce qui s'est passé en France sous l'occupation allemande. Il y eut des résistants, mais aussi des... « collaborationnistes ». Les résistants — honneur à eux — disparurent évidemment au cours des siècles, l'organisation romaine s'imposa de plus en plus, et cela d'autant plus facilement que les Romains laissaient aux vaincus une assez large autonomie au point de vue politique et surtout religieux.

Mais les collaborateurs apprirent la langue du vainqueur, et pour que leurs fils pussent occuper des postes dans l'administration omnipotente et universelle de Rome, ils les firent étudier soit à Rome, soit surtout dans les écoles que Rome ouvrit en Gaule et en Helvétie. En outre, les Gaulois et les Helvètes entrèrent dans l'armée romaine et y apprirent évidemment le latin.

Ce qui se passa en Gaule se passa en Espagne, dans le nord de l'Italie, en Roumanie... et chez nous, je le répète. Toute l'Europe, ou environ, parla latin : elle se romanisa.

Mais vous savez comment, peu à peu, l'Emprire romain s'effrita. En 476, il tomba définitivement lors de la prise de Rome par les Barbares.

Alémanes et Burgondes, pour ne parler que de notre Suisse, se partagèrent les dépouilles de l'Empire.

(A suivre.)

La Tenabia dé Dzenéva

Vo sédé assebin que mé que lai a zu per Dzenéva, lai a quoqué senanné, onna tenabia, io ti lè grand dé noutron pourro mondo sé san asseinbia por asséi dé féré botzi lau trevougné. Ne sè pa diéro liran ma onna bouna tropa ; lai avai dai râ dai demi râ avoué lau fenné et lu demi fenné, lau secrtéro et onna beinda dé gapion que l'avan amena avoué leu por lé garda.

Ein avâi dé ti lè paï, dai bian, dai nâ, dai dzauno, dai rodzo, dai bossu, dai borgno, dai tristo, dai dzoiau que l'aman adi bin veni per Dzenéva ne